



Mathieu Madénian

“Je ne fais pas ce boulot pour souffrir”

Papa tardif à 47 ans, l'humoriste a fait de son fils le sujet central de son nouveau spectacle. Une révolution avec son lot de joies et d'angoisses, pratiques comme existentielles.

Ce bébé, il a une tronche, on dirait le diable. » Mathieu Madénian est d'autant plus à l'aise pour se moquer du bambin illustrant l'affiche de son spectacle que ce n'est pas le sien. Le corps, oui, mais la tête, non. Que sa récente progéniture ne se croie pas à l'abri pour autant : à découvrir son nouveau spectacle dans l'étroite salle du Solo, on se dit qu'elle va vivre sous la menace permanente de voir le moindre de ses faits et gestes terminer en sketch par un papa farceur.



“À pleurer de rire”
Jusqu'au 18/04
au Solo, Paris XP.
lesolo.fr
Le 26/04 à La Cigale,
Paris XVIII.
Tournée en 2026.

VSD. C'est dur d'être un jeune papa de 48 ans ?

M.M. À cet âge-là, tu es quand même face à quelqu'un qui peut se tuer accidentellement toutes les minutes. Tu te prends la tête pour tout... Être papa c'est bien, mais ce n'est pas que du bonheur. Et puis j'ai déjà prévenu mon fils : « Ne t'attache pas ! » Je suis théoriquement à la moitié de ma vie. Lorsqu'il sera étudiant, j'aurais

peut-être un Stannah et une poche pour mes besoins. Vous imaginez ? Les souvenirs que je partage avec mon père tournent autour du sport : foot, tennis, on faisait tout ensemble. Est-ce que j'en serai capable avec mon fils ? Ou alors je lui ferai croire que la belote est un sport... Le plus difficile, c'est de me dire que je ne pourrai pas avoir cette sorte de deuxième vie que peuvent connaître les parents quand les gamins ont quitté le nid.

Si vous n'aviez pas eu un enfant, de quoi aurait parlé votre spectacle ?

(Rires) Un spectacle s'inscrit dans la continuité d'une vie. J'ai fait un bébé, je me suis marié. Et je me retrouve à fonder une famille dans un monde où tu devrais t'abstenir de le faire. On te dit plutôt : « Ne te reproduis pas, profite des douze ans ou des douze heures qu'il te reste. » Mais le but, c'est de ne pas non plus trop se raconter sinon ça devient ch... pour les gens. Il faut créer du lien avec le public, sinon ce métier n'a aucun intérêt. ●●●

Contrat de confiance

En 2010, Mathieu Madénian intègre l'équipe de *Vivement dimanche* comme chroniqueur. « Michel (Drucker, NDLR) m'avait engagé pour dire des trucs sur la télé, mais je ne la regardais pas trop. Donc je faisais des blagues. J'étais stressé, vraiment pas à l'aise. Au début de la troisième année, je lui ai proposé qu'on signe un contrat hebdomadaire. Comme ça, si toi ou moi en avions marre, on arrêtait. À partir de là, je me suis rigolé. Même si j'ai pris quelques bites auprès d'invités qui ont mal pris mes blagues ! »



“Je pars d’une anecdote personnelle et je généralise pour capter l’attention.”

●●● Ce lien avec le public, comment l’entretenez-vous ?

En lui racontant des histoires. J’utilise la technique de l’entonnoir à l’envers. Je pars d’une anecdote personnelle et je généralise pour capter leur attention. Quand j’écris, je ne me force jamais. L’inspiration, elle est là ou pas.

Et quand elle n’est pas là ?

Ce n’est pas grave ! Je ne fais pas ce boulot pour souffrir. Les humoristes qui prétendent que créer ne peut se concevoir sans douleur... Quand on exerce un métier où on gagne très bien sa vie en faisant marrer, par respect pour les gens qui se lèvent tôt toute la semaine et gagnent 2000 euros brut par mois, on est en droit de la fermer. Ou alors tu en fais un sketch. Les spectateurs veulent avant tout se détendre. Et ils paient pour ça. La seule douleur d’un humoriste, c’est le bide.

Il vous angoisse toujours ?

Oui, et c’est un mal nécessaire. La peine maximum pour un humoriste quand il n’est pas drôle, c’est le bide, pas de prendre une balle de kalachnikov dans la tête. Aujourd’hui, je sais que je ne suis pas le meilleur dans mon domaine, mais

il ne peut rien m’arriver sur scène. Je peux faire trente minutes de bide, je serai quand même heureux d’être devant des gens.

Comment passe-t-on des études en criminologie à la scène ?

J’ai étiré mes études au maximum puis je me suis accordé une année sabbatique. Certains en profitent pour faire le

tour du monde, moi je suis « monté » à Paris et j’ai fait des sketches. Et comme j’étais libre tout l’été, j’écumais les clubs de vacances de ma région et j’animais des trucs. Dans la vie, tu peux avoir plusieurs passions. Moi j’adore le droit, la « crimino ». Quand je suis sur Netflix, je jongle entre les documentaires sur les faits divers et les spectacles de stand up. Et puis j’ai eu la chance d’être engagé sur *Un gars, une fille* où je faisais la voix off, j’ai pu ainsi payer mon loyer. La plupart des gens qui réussissent ne le doivent pas à leur talent : c’est parce qu’ils bossent et qu’ils font les bonnes rencontres. C’est un métier qui ne s’apprend qu’en mangeant du sable. Les écoles de stand up ou d’humour, ça ne sert à rien. Mes parents avaient de l’argent, je n’ai jamais manqué. Et j’avais fait sept ans d’études, donc je n’allais pas crever si je n’y arrivais pas. Mais dans ma tête, il fallait que je le fasse.

D’où vient cette passion pour la criminologie ?

Du *Silence des agneaux* ! C’est un film qui a marqué ma génération, avec *Top Gun*. Donc soit tu devenais serial killer, soit tu devenais gay. Plus sérieusement, on a tous une part d’ombre.

Quelle est la vôtre ?

(Il réfléchit) C’est moins une part d’ombre qu’un manque d’insouciance. Celle qu’on avait jeune, qu’on a laissé tomber et qu’on ne retrouvera plus jamais. Il y a une chanson merveilleuse de Goldman, *Veiller tard*. Il y raconte le moment qui est pour moi le pire de la journée, celui avant de m’endormir. Le silence qui m’enveloppe alors que ma femme dort et tout qui revient : les actes manqués, ce que j’aurais dû faire ou dire, les réactions que j’aurais dû avoir. C’est dix minutes par jour où je dois me forcer à ne pas trop réfléchir... Après je ne suis pas suicidaire. J’aime trop la vie et je suis conscient de ma chance.



“La peine maximum pour un humoriste, c’est le bide, pas de prendre une balle de kalachnikov dans la tête.”

Angoissé, alors.

Oui. Mon chanteur préféré c’est Mano Solo. Mon premier concert à 15 ans, c’est lui. Ma mère m’interdisait de l’écouter à cause de ses textes sombres et désespérés. Ma première visite parisienne, je l’ai faite avec Mano Solo en boucle. Après, je ne conseille pas d’écouter ça tous les jours, surtout l’hiver.

C’était le fils de Cabu.

Je me souviens que le 21 décembre, on avait fêté Noël chez *Charlie* où je travaillais depuis six mois. J’ai avoué à Cabu qu’un de mes grands regrets restait de ne pas avoir rencontré son fils avant sa mort (en 2010, NDLR). Il m’a alors parlé de lui, des problèmes qu’ils ont eus et de leur réconciliation tardive. C’était très émouvant.

Comment avez-vous vécu les hommages à *Charlie Hebdo* pour les 10 ans de la tuerie ?

Je n’ai pas besoin de toutes ces célébrations. Parce que j’y pense tous les jours. Quand je vois

que Gérard Larcher s’offre un fauteuil à 40 000 balles, je me demande ce qu’aurait dessiné Charb ou Cabu. Et puis quand je suis triste, j’ai besoin d’être seul.

C’est un deuil difficile à vivre...

J’aurais dû être à la rédaction au moment du drame mais j’ai prévenu que j’allais être en retard. Ma vie d’après, c’est que du bonus. Je suis vivant, j’ai un bébé. Mais même en me disant ça, il m’arrive de ne pas arriver à dormir la nuit. Cette idée, je l’ai mise sous le tapis. Avec un peu de chance, je la laisserai enfouie jusqu’à ma mort. Quand je veux penser à Charlie, je relis les vieux numéros. J’ai du mal à réaliser même encore aujourd’hui, même en vous parlant, qu’on puisse être tué pour des blagues. J’ai encore les messages de Charb et de Cabu sur mon téléphone. Je n’ai pas effacé leur numéro parce que je me dis parfois que, si jamais je leur écris, ils vont peut-être me répondre. Je me laisse le bénéfice du doute.

“J’ai encore les messages de Charb et de Cabu sur mon téléphone.”